



# Le porteur : un nomade au sein de l'économie-monde et un marginal dans sa société locale. Retour sur une figure aux multiples appartenances

Brahim Labari

## ► To cite this version:

Brahim Labari. Le porteur : un nomade au sein de l'économie-monde et un marginal dans sa société locale. Retour sur une figure aux multiples appartenances. Migrations-Sociétés, 2006. hal-03241696

HAL Id: hal-03241696

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03241696>

Submitted on 28 May 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Le porteur : un nomade au sein de l'économie-monde et un marginal dans sa société locale. Retour sur une figure aux multiples appartenances.**

Paru dans la revue Migrations Société, n° 108, novembre-décembre 2006, pp.13-19.

### **Introduction**

Dans la lignée de notre questionnement sociologique visant à comprendre les processus de mise en relation entre les catégories de l'Economique et du Culturel à travers l'observation des rapports sociaux développés autour des délocalisations d'entreprises françaises au Maroc (Labari, 2004), nous avons rencontré plusieurs figures qui participent, de façon périphérique, à ces rapports. Nous entendons par cette appellation les travailleurs qui sont plus ou moins liés aux entreprises délocalisées. Il s'agit du *Chaouch*<sup>1</sup>, de la bonne et du porteur. Pour avoir rendu compte des activités des deux premières figures<sup>2</sup>, nous voulons à présent avoir un regard sociologique sur la troisième. Son parcours, sa condition dans la société marocaine et ses rapports au travail au sein des entreprises délocalisées renseignent sur la singularité d'une activité atypique dans le contexte marocain. Ces trois figures sont pourvoyeuses de ce qui est appelé les « avantages de service »<sup>3</sup>. La rigueur de leur condition les confine à ce « statut » mal défini et juridiquement problématique. Seul des trois figures, le *Chaouch* dispose d'horaires fixes car il est inféodé à l'entreprise.

Notre enquête de terrain a visé plusieurs entreprises françaises du secteur de l'habillement établies au Maroc. Orienté sur cette piste de recherche, nous avons voulu comprendre la nature et le contenu de ces rapports. A cette fin nous avons réalisé quelques entretiens « informels » avec une dizaine d'entre eux autour de leurs rapports avec les

---

<sup>1</sup> La figure du *Chaouch* est très familière dans la société marocaine. A la porte de toutes les administrations, sa fonction est double : garder l'entrée du bâtiment et les véhicules du personnel et, le cas échéant, faire des courses pour l'administration. Un visiteur bute inmanquablement sur le *Chaouch* qui peut soit le conduire à la personne demandée, soit le renvoyer à ses occupations. Il jouerait ainsi le rôle du permissionnaire, voire du médiateur en ceci qu'il est le passage obligé de tout visiteur. De tout temps, il occupe le poste de structure d'accueil et de renseignements. Si son rôle est capital dans les administrations et les entreprises, du point de vue des Marocains, ce portier occupe le bas de l'échelle dans la hiérarchie sociale et se distingue par des oeuvres de commérage et d'indiscrétion.

<sup>2</sup> Cf. notre communication « La bonne et le Chaouch : deux figures de « servitudes » dans le contexte des délocalisations industrielles françaises au Maroc ? » Communication aux journées de l'association française de sociologie, Villetaneuse, Février 2004.

<sup>3</sup> Parmi la cinquantaine de patrons du secteur de l'habillement de Casablanca, 13 % ont cité ce facteur comme présidant à la délocalisation.

entreprises d'exportation. Nous avons également effectué quelques observations ayant pour objet l'activité du porteur, la perception et le vécu de sa condition, son histoire de vie et finalement son projet migratoire. Nous avons passé des journées à converser avec eux, et par ricochet à observer leur travail au quotidien. Il nous a été donné d'observer leur travail lors des chargements de camions et de réaliser une série d'entretiens avec le plus régulier d'entre eux. Cette posture d'être « proche de l'expérience » (Geertz, 1986) permet d'atteindre une « certaine communion » si importante dans la compréhension de ces activités récurrentes.

Deux dimensions définissent le travail de cette figure.

Premièrement, il n'est pas prescrit par une définition stricte des tâches à accomplir avec des horaires arrêtés. Il se déroule au gré de celui au service duquel il travaille.

Deuxièmement, il est effectué de façon solitaire et aléatoire.

Son rapport avec le patron français n'est pas aussi régulier. Certes c'est le patron lui-même qui le rémunère de la main à la main, mais c'est pour l'entreprise que le porteur vend ses services : faire sa place, s'imposer pour donner un coup de main - une tâche de transport qui pourrait être assurée par les ouvriers de l'entreprise, mais que ceux-ci lui laissent par « solidarité ». La compétitivité imposée par le système économique et social introduit en l'occurrence quelques solidarités entre les ouvriers « sédentaires » et cette figure périphérique « nomade ».

Nous allons dans ce papier nous arrêter sur le porteur et voir à la lumière d'un cas comment les métiers de l'exportation font renaître des figures typiquement marocaines. Il s'agira en même temps d'illustrer le Maroc des profondeurs colporté par cette figure dont le parcours renseigne sur ses multiples appartenances et son corps à corps avec une condition que l'économie-monde rend plus visible.

## **Une figure de l'exportation**

Dans son immensité, le quartier industriel de Aïn Sbâa de la ville de Casablanca procure des possibilités de travail occasionnel, notamment pour le port des marchandises. C'est le quartier d'implantation des entreprises soumises européennes. Traversé par la route côtière et par les chemins de fer, ce quartier concentre 46 % de la production industrielle du Grand Casa. Sa position géographique stratégique fait de lui un grand concentré de grosses usines ainsi que des PME, tous secteurs confondus. Depuis le milieu des années 80, les délocalisations d'entreprises françaises ciblent ce quartier en acculant l'industrie locale à « *se juxtaposer à l'habitat dans des quartiers bien tranchés* » (Kaioua, 2000, p. 181).

Comment caractériser le travail du porteur ? S'agit-il d'une activité atypique, d'un travail occasionnel ou d'un autre type de labeur remis au goût du jour par les entreprises exportatrices ? C'est au miroir d'une histoire de vie que nous allons tenter de répondre à cette question.

Nous allons essentiellement axer notre illustration de cette figure périphérique sur l'exemple d'Ahmed. Prenant comme référence principale le cas de cet homme âgé de 37 ans et père de deux enfants, nous allons restituer son parcours singulier à la lumière de son témoignage. Il est l'un des porteurs les plus anciens de la place et le plus « lié » aux entreprises exportatrices, il est en outre assidu dans ses tâches. Ayant été contraint par la justice d'épouser une jeune fille avec qui il avait eu une relation sexuelle hors mariage, Ahmed s'établit dans le bidonville *les Carrières Centrales* avec son épouse et leurs deux enfants. L'un et l'autre, malgré des disputes conjugales fréquentes, ont pérennisé leur couple pour éduquer leurs enfants. Son épouse, Aïcha, est femme de ménage deux à trois jours par semaine. Tout comme lui, elle n'arrive pas à trouver un travail stable dans la capitale économique du Maroc. Ahmed souligne le peu d'opportunités qui lui sont ouvertes : « *A mon âge, je perds espoir. En plus je n'ai pas été à l'école. Mon père, que Dieu ait son âme, ne m'a légué ni boutique ni maison. J'en suis donc à être au service des autres. J'ai ma santé, c'est le plus important et puis, on ne sait pas ce que demain nous réserve* ».

### **Une figure dépréciée socialement**

Ahmed est donc devenu porteur faute de mieux. Aucune formation, aucun savoir-faire technique ne sont exigés pour cette tâche, si ce n'est la seule force des bras et extensivement la capacité à déplacer les marchandises de poids. Le sens commun le nomme *Talb Mâachou* pour moquer l'étroitesse de ses besoins : il n'est au travail que pour gagner son dîner.

On l'appelle aussi le bouc, bon à effectuer les tâches les plus ingrates et à disparaître en attendant une prochaine opportunité. Quand on naît pauvre sans héritage ni horizon, et qu'on n'a pas accès à l'école, on est voué à s'infiltrer dans les espaces les moins compétitifs laissés vacants par l'économie marchande : l'informel ou des activités occasionnelles. Si le "bouc" est une métaphore dépréciative le désignant comme l'errant se servant de ses épaules, il est aussi le bouc émissaire, fonction remplie par le transgresseur des valeurs traditionnelles. En s'adonnant à l'adultère, la société locale lui réclame le tribut de son comportement ; s'éloigner, son épouse avec lui-même. Une telle transgression le jette dans une vulnérabilité relationnelle vis-à-vis de sa famille au point que ses enfants sont rejetés comme une honte de

la famille et considérés comme des « enfants illégitimes » pour leurs grands parents : *« Je pensais payer ma dette en épousant la fille que j'ai rendue enceinte sans mariage. Notre société, hélas, ne pardonne pas les égarements, surtout ceux inhérents à la religion. En ayant ce rapport, je ne voulais pas attenter à ma religion. Qui ne fait pas d'erreurs ? C'est humain. J'ai eu l'indélicatesse de me faire prendre, mais j'ai assumé et j'aime à présent ma femme »*. Pour essayer de sauver l'honneur, du moins d'atténuer cette honte, il faut fuir le regard de l'entourage. C'est à Casablanca qu'il partira, la grande ville qu'il trouvera des possibilités de travail, tout en se coupant de ses proches.

Son itinéraire ici rapporté en pointillé s'apparente à la quête de statut d'un homme en fuite. C'est tout le sens de sa tentative de regagner « illégalement » la France en se cachant dans le camion d'exportation après s'être acquitté du prix de ce « passage ».

La figure d'*Ahmal* s'inscrit dans une tradition typiquement marocaine. On le retrouve dans les gares routières, dans les souks ou dans les aéroports et toujours faisant montre de sa disponibilité à porter des courses ou des bagages. Cette figure est désormais liée à l'exportation.

### **Une figure associée à la débrouillardise ou comment émigrer pour de bon ?**

Ahmed se définit comme un vagabond prêt à faire des kilomètres si le travail l'appelle. Il est un travailleur occasionnel rôdant dans le quartier industriel à la recherche d'un travail. Dans son rapport aux entreprises délocalisées, cette figure périphérique ne « vend ses services » que dans les quartiers industriels de haute intensité.

Vivant au jour le jour, il retient méthodiquement les jours et heures du chargement des camions pour l'acheminement des marchandises vers l'Europe. Il connaît également toutes les entreprises du secteur en les classant en termes de générosité à son égard. En règle générale, il perçoit une rémunération variant entre 50 à 100 Dh (5 à 10 euros) pour les quelques chargements effectués. Parallèlement à cette activité intermittente, Ahmed s'infiltré aussi dans les interstices de « l'économie populaire » de subsistance en qualité de vendeur de cigarettes au détail et à la sauvette. : *« Chaque jour porte sa baraka. Le jour où je ne peux plus assurer le train de vie de ma famille, je n'ose même pas l'imaginer. Tout être humain dispose de sa Baraka. Pour moi, certains patrons comprennent ma condition en me prenant comme porteur. Mais depuis quelques années ma vie tourne en relation avec des étrangers. Je charge des marchandises pour l'Europe, je vends des cigarettes de la contrebande provenant d'Espagne »*. Il s'agit pour ce porteur, dont les ressources dépendent des cigarettes de

contrebande et des chargements des camions d'exportation, de vaquer à des occupations de circonstance.

Cette précarité de tous les jours l'amène à rechercher des horizons meilleurs : il est aussi porteur d'un projet, celui de passer la frontière marocaine en tirant profit des ficelles de son travail occasionnel. Ce projet est aujourd'hui un souvenir d'autant plus amer qu'il a failli le réaliser - une expérience malheureuse qui s'est soldée par un refoulement à la frontière espagnole. Son récit est digne d'intérêt car il témoigne d'un corps à corps entre les conditions de vie que lui impose son itinéraire de marginal et les « ruses » déployées pour en sortir. Il renseigne également sur l'expérience vécue dans sa tentative d'émigration « illégale » :

*« ...Je voudrais partir, brûler (Nharg). Je traite avec le chauffeur du camion depuis quelques années. On évoque souvent le sujet, de m'emballer dans la marchandise et d'échapper au contrôle de la douane, mais il faut miser et je ne possède pas le montant qu'il demande. Mais il m'explique que ce sera à mes risques et périls et le passage est une question de chance. Si les douaniers espagnols prennent le temps de contrôler la marchandise, je suis grillé, c'est le retour forcé et de nouveau la galère. Si j'ai la baraka ça passe. D'année en année cette idée fait son chemin. J'ai donc économisé en me privant des choses élémentaires. Ma femme est courageuse, elle est de mon côté. Elle veut que je tente ma chance, elle prie pour que cela arrive, que je fasse mon avenir, que je sois un homme digne de ce nom, que je sauve ma famille de la pauvreté le moment venu. J'ai donc économisé dans la disette : on ne mange plus de viande. C'est dur pour nos deux enfants. Nous, à la limite, on sait que c'est pour la bonne cause. Au fil des mois, j'ai économisé 5600 Dh. Ma femme de son côté, travaillant à droite et à gauche, a dépanné 2700 Dh. Objectif atteint, mais il faut prévoir l'après, surtout pour les enfants. Il me faut donc négocier un prix abordable avec le chauffeur du camion. Je lui ai fait la cour pendant un mois tâchant de le suppléer, invoquant Dieu, invoquant mes enfants innocents. Finalement on est tombé d'accord sur la somme de 5000 Dh. Il me prévient que si la tentative marche, il sera content pour moi. Je ne dois pas le crier sur tous les toits, il faut surtout que le patron de l'entreprise ne le sache pas. Il me dit que c'est la douane espagnole la plus dure, la douane française ne contrôle que rarement. Moi je veux aller en France, c'est là-bas que j'ai de la famille, un point de chute. La misère de l'Espagne ne m'intéresse pas. Mais si un malheur arrive, si on nous arrête, il me remboursera la moitié de la somme que je lui ai remise à condition de le mettre hors de cause. C'est chose convenu et je respecterai ma parole. On s'est fixé rendez-vous à la sortie de la ville pour lui remettre la somme et m'embarquer. De tout le territoire marocain, aucun problème, j'ai pris ma place à ses côtés. A la douane, je me suis enrobé dans les vestes toutes*

*neuves. Elles sentent l'odeur du magasin, j'ai la nausée de l'étouffement. Aucun contrôle n'est effectué et voici une étape de franchise. Dans le bateau j'ai rien vu, je suis comme un rat en cachette. C'est pénible, mais je ne pense qu'au territoire européen. Arrivé à la douane espagnole, c'est la fouille systématique. Sentant le coup et en plus j'ai la phobie des chiens, je me suis rendu. Comme convenu, je n'ai pas mis en cause le chauffeur. J'ai donc été refoulé après un interrogatoire de la garde civile espagnole. Ces gens-là ne nous aiment pas, ils ont plein de préjugés sur les Marocains. Ils ont fouillé mon sac cherchant le Hachich. Pour eux tous les Marocains sont des trafiquants de drogues. Sans ménagement, ils m'ont remis à la douane marocaine. La police marocaine ne m'a pas ménagé non plus, ils m'ont insulté et frappé comme s'ils me reprochaient d'être pris. On m'a traité d'âne. Heureusement que j'ai de l'argent sur moi. J'ai finalement pu regagner Casablanca et ma famille. Un rêve brisé. »*

## **Conclusion**

Ce témoignage montre le déroulement d'une tentative d'émigration vers l'Europe d'un homme aux prises avec la précarité et la corvéabilité de sa condition. Ahmed recèle en effet une série d'appartenances et une succession d'identités qui s'articulent schématiquement entre le vagabond exclu de la « société salariale » et le marginal ayant, dans le passé, transgressé les valeurs dominantes dans son *douar* d'origine. Cette transgression l'a obligé à l'émigration vers la ville de Casablanca avec l'espoir d'échapper à une stigmatisation répétitive. Une troisième appartenance est la sienne, celle du bidonvillois vivant au jour le jour avec son épouse, femme de ménage occasionnellement. Emigrant malheureux, pensant tirer parti de son contact avec les métiers d'exportation, il poursuit à présent ses activités de porteur et de vendeur de cigarettes au détail.

Au terme de cette brève étude, on peut dire du porteur qu'il est une figure aliénée, déshumanisée et considérée uniquement comme le maillon faible d'une économie-monde, reconnaissable à son implication dans les métiers de l'export et à sa tentative infructueuse d'émigrer, sans laquelle il n'a point d'existence sociale. Cette posture nous oblige à penser la condition de cette figure à l'aune de l'évolution de la société marocaine dans ses possibilités (grandissantes) d'offrir encore plus et mieux les « avantages de service ». Autant d'accompagnements des investissements étrangers, cette autre variante des « avantages comparatifs » chers à David Ricardo.

## **Références bibliographiques**

- Kaioua A. (1998), Casablanca, l'industrie et la ville, Publication CUC (Communauté urbaine de Casablanca et URBAMA, Université de Tours), Fascicule 30/31, 775.
- Labari B. (2004), L'économie contre la culture ? Les délocalisations industrielles françaises au Maroc. Etudes monographiques dans deux villes (Casablanca et Agadir), Université Paris-X-Nanterre, décembre 2004.
- Labari B. (2004), « La bonne et le Chaouch : deux figures de « servitudes » dans le contexte des délocalisations industrielles françaises au Maroc ? » Communication aux journées de l'association française de sociologie, Villtaneuse, Février.
- Geertz Cl. (1986), Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir, Paris, PUF.

Brahim Labari  
Laboratoire « Genre, Travail et Mobilités »  
Université Paris X-Nanterre  
labari@u-paris10.fr